



Aller simple pour Rock City

ROCK IS DEAD BUT SON CADAVRE BOUGE ENCORE. UNE PLACE EN 1^{RE} CLASSE, ADULTE (?), FUMEUR, POUR VISITER L'ENVERS DES BEATLES, L'EGO D'UN DIEU DU ROCK OU LE POST-PUNK EN QUETE DE SENS.

Poppy Z. Brite, *Plastic Jesus* (Au Diable Vauvert), 158 p., env. 13 €.

"J'ai toujours été convaincue que le monde aurait été meilleur si John et Paul avaient été amants. Bon, je sais qu'ils n'étaient pas gays. C'est un rêve. Je sais qu'il y a beaucoup de dingues des Beatles et que, parmi eux, il y en aura un pourcentage que ça va beaucoup énerver. Je n'y peux rien."

Pas d'énervement, juste le rire et le plaisir qui prennent pendant la lecture de cette longue nouvelle. Poppy, reine du gothique et du "roman fantastique psycho-sexuel", laisse librement courir son fantasme (McCartney et Lennon homos ensemble) et se libère d'un trauma (l'assassinat de John, elle avait 13 ans). Poppy décrypte les coulisses du foisonnement rock des sixties, des après-midi de gratte entre ado idéalistes à l'ascension fulgurante du groupe à groupies. John, icône élégante, gavée de succès, d'acides et de couleurs, s'y découvre en Jésus de plastique et fait son coming out planétaire à l'heure où l'homosexualité vient d'être décriminalisée en Grande-Bretagne... sûr que la face du monde en aurait été changée, que "le monde aurait été meilleur". Sûr que la plume de Poppy, joliment traduite par Virginie Despentes, est là pour donner une autre dimension au réel, décapante, décalée, juste et drôle.

Nik Cohn, *Je suis toujours le plus grand, dit Johnny Angelo* (Allia), 62 p., env. 6,10 €.

"A l'âge de 14 ans, Johnny Angelo était une idole (...): chemises en soie écarlate, ouvertes au cou, et pantalon moulant de torero; chaussures blanches en chevreau à boucles dorées; une photo d'Elvis tout contre son cœur; un crucifix en argent (...); chaque matin, quand il allait en classe, toutes les petites écolières se penchaient à la fenêtre à s'en tordre le cou pour l'apercevoir."

Inspiré par la figure de P.-J. Proby, "l'une des plus phénoménales bêtes de scène de l'âge d'or du rock", le cultissime Nik Cohn avait publié, à l'âge de 21 ans, ce court roman. On y découvre par bonheur

une tranche des débuts du rock et la figure sublime, contradictoire et romanesque, de Johnny Angelo qui, comme Proby, est un "guerrier héroïque, légendaire, persécuté, magnifique, maudit". Gourou, monstre sacré, ange déchu, christ mégalo, Johnny Angelo incarne l'époque des blousons noirs et des motos vibrantes, des petites frappes et des clans adulant le King. Comme souvent dans les romans de Nik Cohn, on trouve des personnages bancals et sublimes. Johnny Angelo est de ceux-là, immense et exclu, flanqué d'un Sancho Pança attardé. Johnny, en Dom Quichotte du rock, est aérien et bizarre, largué et immense. Cette petite fable improvisée est à la fois un ovni et le portrait robot du monstre sacré.

Patrick Eudeline, *Dansons sous les bombes*, 284 p., env. 18 €.

"Alors qu'ils passaient devant la vitrine de Bonnie Cox – jeans cloutés, soies indiennes et blousons étriqués, un sale retour dans le temps et du côté des émotions enfouies –, il rêvassa vaguement à des filles aux joues creuses, habillées comme pour le grand rock and roll Circus perdu. Images fantômes et rôdeuses, rémanences de paradis perdu qui se superposaient à tout. Comme d'habitude Le passé était là, le passé ne l'avait jamais quitté. Mais ces temps-ci, il l'étreignait comme jamais."

La figure phare de la rock critic, acteur de la scène punk hexagonale fait l'autopsie bien envoyée de la mort du rock et de son après. Le dandy du rock, la plume trempée dans le cynisme et une bonne dose d'humour, revient sur les années où le "no future" avait encore de l'avenir et brosse un présent du désenchantement. Les ex-dopés du punk, du glam rock et de la new wave sont maintenant de vieux kidultes bobos en plein désarroi. Ils troquent leur poudre contre Viagra et Lexomil, jouent avec Photoshop, se goinfrent de séries Z et, lorsqu'ils tentent de réveiller leurs idéaux, se retrouvent muselés par la bonne conscience ambiante. Patrick Eudeline réanime les souvenirs d'une époque créative et pourfend à juste titre une société qui ne sait remplir le vide qu'à coup de bonheurs lights et formatés